

Douze mythes qui ont fondé l'Europe.

Une Table ronde de grands récits

650 000 signes, 320 pages, à L'Harmattan

(tapuscrit d'après l'enregistrement de l'exposé de Michel Blain au cours du déjeuner-débat de l'ASEDIFRES-OEP du samedi 15 décembre 2007)

En première de couverture est figurée une table ronde, avec mention des invités dans le sens des aiguilles d'une montre : **Roland, Le Graal, Tristan et Iseut, Schahrazade, Dante et Béatrice, Jeanne d'Arc** pour le Moyen Âge et, pour les Temps modernes, **Don Quichotte, Don Juan, Robinson, les Lumières, Faust** et enfin **K.**, le personnage emblématique de l'œuvre de Kafka. Par cette métaphore de la table ronde, j'ai voulu jouer avec le champ sémantique ordinaire du terme (dialogue, confrontation, élaboration, etc.), mais également avec celui de la Table ronde du roi Arthur évoquée dans le chapitre sur le Graal. Sous-entendu : il y a un Graal européen, un idéal fort difficile à atteindre, et des hommes et des femmes de bonne volonté qui sont à sa quête depuis une cinquantaine d'années, à l'instar des chevaliers arthuriens à la recherche du vase mystique, en quelque sorte.

Il m'a semblé qu'il était important d'afficher ainsi la dimension culturelle et spirituelle de la construction européenne et, dans la conclusion, j'insiste sur le fait qu'on ne peut comprendre l'essentiel de l'entreprise d'unification européenne sans avoir en mémoire l'esprit qui souffla au sortir de la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale. Ce grand moment consista à commencer par pardonner à l'ennemi, chacun ici le sait bien. C'est-à-dire en faisant entrer l'idée interpersonnelle de pardon, qui est d'origine théologique, dans la sphère des relations entre nations. Paul Ricœur, qui nous a quittés symboliquement une semaine avant le Non au référendum de 2005, comme s'il voulait ne pas en être le témoin, attachait la plus grande importance à cette dimension spirituelle et la pensait décisive pour l'avenir. Or il faut bien constater que tout se passe comme si cet élan spirituel allait aux oubliettes de l'histoire. Qui parmi nos jeunes est conscient de la grandeur fondatrice du sursaut des commencements de l'Union ? La réponse, vous le savez, est cruelle. Il doit pourtant y avoir quelque chose à faire. C'est bien joli de chanter l'exceptionnelle richesse de la culture européenne, de proclamer que l'Europe sera culturelle ou ne sera pas. Encore faudrait-il que les Européens connaissent leur patrimoine commun.

Dans l'avant-propos, je me présente comme un simple passeur qui s'alarme d'un possible naufrage de l'entreprise européenne et l'affronte à sa mesure en présentant une sélection de grands récits d'envergure mythique qui lui paraissent représentatifs de l'aventure européenne. Ils lui semblent constituer un horizon privilégié pour cerner notre identité collective et, ainsi, contribuer à l'épanouissement du projet européen. Je précise que l'ouvrage s'adresse au grand public des étudiants de toutes les disciplines, des acteurs et décideurs de notre société, à tous ceux qui cherchent à se ressourcer dans notre patrimoine culturel, et je rappelle (en soulignant que le mot *légende* signifie *ce qui doit être lu*) la formule de Michel Tournier, qui s'est particulièrement intéressé à la question du mythe : « *Les pays sans légendes sont condamnés à mourir de froid* ». Car c'est de cela qu'il s'agit, l'Europe risque effectivement de mourir de froid. Le but premier de ce recueil, en d'autres termes, est, de la façon la plus accessible possible, de revisiter, pour certains, ou de découvrir, pour d'autres, ces grands lieux de mémoire que sont les douze mythes que j'ai sélectionnés afin de redonner à nos cœurs et nos intelligences un peu de la beauté, de la chaleur et du sens qui leur manquent en ce difficile début du troisième millénaire.

Il me faut préciser pourquoi ces mythes constituent un horizon privilégié. J'ai envie de dire : d'abord parce qu'ils sont, précisément, des mythes. En seraient d'accord un historien

comme Michelet, qui est devenu la figure tutélaire de l'École des Annales puis de la Nouvelle Histoire, et donc quelqu'un comme Pierre Nora et ses *lieux de mémoire*, ou encore un philosophe de l'Histoire comme l'italien des Lumières Giambattista Vico, qui s'intéresse à la façon dont les peuples créent les nations en forgeant mythes et croyances (Vico qui a influencé Michelet, le chantre républicain de Jeanne d'Arc). Je vais tenter ici d'aller en quelques mots à l'essentiel d'une question complexe qui mériterait à elle seule un colloque. Le mythe (le mot vient du grec *muthos*, la fable) est un récit, souvent d'origine populaire, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique - simple et frappante - des forces de la nature, des aspects de la condition humaine et qui résume des situations analogues permettant ainsi de saisir d'un coup d'œil des relations constantes en les dégagant des apparences quotidiennes. Dans les sociétés archaïques, ce type de récit a une fonction religieuse. Par lui les hommes construisent et comprennent leur situation dans le monde. Le mythe ethno-religieux, en bref, (qu'il soit esquimau, mésopotamien, kabyle, grec antique ou indien, etc) est bien autre chose qu'une fausse explication par le moyen de *fables* au sens péjoratif où l'on a improprement tendance à employer ce mot, ainsi d'ailleurs qu'on l'a longtemps fait du mot *mythe* également. Au reste, en des temps plus proches de nous, les hommes ont continué à élaborer des mythes. De grands écrivains ou groupes d'écrivains, parfois à partir de récits légendaires antérieurs et anonymes ou de faits historiques (Jeanne d'Arc, Robinson ou les Lumières) et parfois aussi *ex-nihilo* (Don Quichotte ou K.) ont produit des œuvres qui ont pris une dimension comparable, à bien des égards, à celle du mythe ethno-religieux. Dans ces mythes littéraires où se continue le discours mythique des hommes des origines, la quête de sens se fait littérature pour comprendre les pulsations les plus secrètes de notre psychisme, de notre pensée ou de notre histoire. Et leur impact est tel qu'ils continuent à résonner et raisonner dans notre culture. La philosophie, le journalisme, le cinéma, la télévision, la Toile, les arts plastiques, la musique, la bande dessinée et la publicité s'en emparent fréquemment. Ils habitent notre inconscient individuel et collectif, ainsi que la langue courante (ainsi les adjectifs *dantesque*, *donquichottesque*, *méphistophélique*, *faustien* et *kafkaïen*, les substantifs *graal*, *dulcinée*, *maritorne*, *donjuan*, *donjuane* et *robinsonnade*, des concepts comme celui de *Lumières* ou de *donjuanisme*, etc.). Ils disent évidemment beaucoup sur les peuples où ils sont nés, en l'occurrence celui d'Europe, et sont fondateurs eux aussi d'une tradition auréolée de sacralité, objets de rites culturels où nous venons déchiffrer nos mystères - dans la culture populaire comme dans la culture savante, ce qui de notre point de vue est essentiel.

Ils constituent un horizon privilégié également parce que, bien que d'origine nationale et incarnés dans une langue nationale, ils sont tous transnationaux et plus particulièrement transeuropéens. Il convient ici d'expliquer la procédure adoptée pour chacun des mythes. De type historique, elle commence par l'évocation, s'il y a lieu, des hypothèses sur la gestation orale et anonyme du mythe, décrit l'œuvre ou la conjoncture fondatrices, puis explore les métamorphoses les plus significatives par lesquelles le récit enjambe les siècles, les territoires nationaux et la différence des langues pour parvenir, toujours effervescent, jusqu'à nous. Prenons rapidement un exemple, le premier venu, celui du chapitre I sur le martyr de Roland à Roncevaux en notant qu'on retrouve ce caractère transeuropéen de façon plus ou moins accentuée dans les onze autres mythes, y compris dans un mythe aussi national, voire nationaliste, que celui de Jeanne d'Arc. La *Chanson de Roland* narre à la fin du XIe siècle des événements survenus trois siècles auparavant en les transformant en fonction de l'idéologie des croisades, pour en faire contre toute vérité historique, le martyr du preux neveu de Charlemagne face aux Sarrasins. Aux XIIe et XIIIe siècles naissent en France à partir de cette épopée plusieurs cycles et, parallèlement, le mythe essaime dans toute l'Europe, qui le perçoit comme commun. Ainsi en Allemagne, le *Ruolantes Lied* du prêtre Konrad germanise-t-il

notre version, ce qui est logique, les Allemands ne se percevant plus comme des Francs à la suite du traité de Verdun qui a divisé l'empire en trois. Ainsi, en Italie, les mosaïques de Brindisi décrivent-elles le combat de Roncevaux, de même que la *Karlamagnus Saga* en Norvège ou les premiers *romanceros* d'Espagne. Ainsi, dans l'antique Raguse - l'actuelle Dubrovnik - Roland, dont la légende dit qu'il a libéré la ville des Arabes, monte-t-il pour toujours la garde près du port. Ainsi à la fin du XVe et au début du XVIe Boiardo et l'Ariosto minent-il le mythe de l'intérieur en faisant de Roland - bien loin de l'idéologie des croisades - un amoureux problématique chez le premier au point, chez le second, de devenir fou furieux. Ainsi Le Tasse, à la fin du XVIe tente-t-il au contraire de ressusciter cette idéologie, en un dernier sursaut, avec sa *Jérusalem libérée*. Ainsi encore, de façon très emblématique, à l'aube des Temps modernes, à l'articulation des XVIe et XVIIe siècles, Cervantes fait-il d'*Amadis de Gaule* le livre-culte, pour ne pas dire l'idée fixe de Don Quichotte, dans un chef-d'œuvre qui entérine magistralement la fin de l'âge épique et les débuts de la grande aventure du récit romanesque qui est une composante marquante et tout à fait spécifique de la quête spirituelle de l'Europe. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, qui méprisent le Moyen Âge, le mythe sommeille, mais la découverte au début du XIXe du manuscrit de la *Chanson de Roland* provoque son réveil dans les travaux universitaires et les poèmes de Romantiques comme Vigny et Hugo en France et Uhland et Schlegel en Allemagne et, aujourd'hui, pour aller vite, on constate que le mythe ne s'est pas laissé embaumer. La transmission populaire continue. Roland, dans les bandes dessinées et les jeux informatiques, rivalise avec Tarzan, Zorro ou les exterminateurs japonais. L'exemple le plus attachant, c'est en Sicile qu'on le trouve. Pourquoi en Sicile ? Parce que l'on y garde le souvenir que Palerme fut arabe. Le théâtre des *Pupi* continue à y puiser dans les chansons de geste et les grands poèmes de la Renaissance pour nourrir des représentations feuilletonesques qui peuvent durer plusieurs semaines. D'ailleurs, à la fois logiquement et de façon surréaliste, on retrouve ce théâtre de marionnettes partout où les Italiens ont émigré durablement, dans le Nord de la France, en Belgique, mais aussi en Argentine et à New York. Il y aurait beaucoup à dire également sur la permanence de la dimension politique du mythe carolingien. Par exemple, pour la France, avec Napoléon et Hugo, le grand chantre des Etats-Unis d'Europe, et plus généralement l'axe franco-allemand, parfois compromis mais toujours présent dans les crises, moteur indispensable de la construction d'une Europe qui ne serait pas seulement un espace économique. Mais le temps me manque. J'ajouterai seulement que - ainsi que nous venons de l'entrevoir avec la figure de Roland - ces grands récits plurilingues (c'est particulièrement important de le souligner ici) préfigurent en quelque sorte la représentation politique vers laquelle l'Europe tend aujourd'hui. Ils ont provoqué d'autres récits et commentaires qui ont transgressé les frontières, celles qui se dressent entre les nations, les cultures, les langues, entre le monde et l'imaginaire, le moi et l'autre, tous nous apprennent à reconnaître l'étranger en dehors de nous et en nous. C'est, en bref, dans le dialogue de ces fleurons de sa culture où abondent les chefs-d'œuvre que l'Europe a commencé à prendre conscience d'elle-même.

Et c'est pourquoi il semble capital que celle-ci s'attache à transmettre vivant ce précieux patrimoine aux générations à venir. On rapporte que, dans les dernières années de sa vie, Jean Monnet était parfois envahi par le doute et se demandait s'il n'eût pas fallu que l'Europe des commencements accordât autant d'importance à la culture qu'au charbon et à l'acier. Il y a lieu, effectivement, de regretter qu'il n'en ait pas été ainsi, car le seul domaine où, dans le passé, elle eut un semblant d'unité fut celui de la culture, en particulier grâce à l'instauration, dans une relative autonomie par rapport à l'autorité ecclésiastique, de l'Université - cette *Universitas* qu'on traduisait au Moyen Âge par le mot *Communauté*. Certes les institutions de l'Union ont entrepris de reconstituer cet espace de la connaissance (Erasmus, processus Sorbonne/Bologne, etc.) mais des voix nombreuses s'élèvent dans la crise actuelle pour

appeler à aller plus avant dans ce domaine à part qui est censé échapper aux luttes politiques, afin de favoriser le libre épanouissement d'une conscience européenne du XXI^e siècle. Quant aux créateurs de tous ordres, ils ressentent un besoin identique, quand ils ont de l'étoffe. Dernièrement, à Berlin, le cinéaste Wim Wenders, affirmait après tant d'autres : « *Il n'y aura pas d'identité européenne tant que nous ne parviendrons pas à donner à voir nos propres mythes, nos sentiments, notre histoire* ». N'est-il pas urgent, en effet, de construire, par exemple, une historiographie européenne de l'Europe en tant qu'être historique, et non plus par simple addition des mémoires nationales ? En systématisant la libre confrontation de celles-ci, en particulier à propos des guerres, elle évacuerait bien des fictions ou manipulations dont les différents mythes donnent quelques exemples et qui restent cause de division. C'est dans cet esprit qu'a été conçu cet essai de *Table ronde* de mythes fondateurs et fédérateurs. Dans sa lutte contre une perte de mémoire qui serait rédhibitoire pour un avenir digne de ce nom, cet ouvrage s'est donné pour ambition pratique de contribuer à l'élaboration d'un corpus minimal d'enseignement commun aux pays membres de l'Union. Cette ambition semble être à l'ordre du jour (ainsi le manuel d'histoire (éd. Klett et Nathan) qui vient d'être proposé aux classes de Terminale par un comité scientifique franco-allemand ; celui d'histoire de la littérature européenne (200 collaborateurs, universitaires et écrivains, 3850 auteurs présentés) chez l'éditeur belge De Boeck ; les modules de *Culture, ciment de l'Europe*, au Centre de culture européenne dirigé par Marine Imberechts dans les locaux bruxellois du Parlement ; la recommandation du Conseil de l'Europe à 47 ministres de l'éducation d'enseigner la littérature européenne à côté des littératures en langue maternelle (recommandation soumise au vote de son assemblée en janvier 2008)). Et j'ajouterai ceci : le mythe, qui est constitué de toutes ses variantes, métamorphoses et commentaires, a une double fonction d'intégration à la société et de mise en question de celle-ci (l'exemple de Jeanne d'Arc est éloquent à cet égard). L'Histoire, dans les mythes qui se nourrissent d'elle, dévoile son sens caché et, en retour, s'en inspire, car ils sont toujours agissants. Répondre au besoin de mythes qu'ont les peuples en faisant dialoguer ceux-ci n'a donc rien d'impropre ni d'impur, bien au contraire. Une Europe sans repères identitaires, sans projet visionnaire, sans mise en perspective critique et en récit de sa propre saga - et donc sans mythes - ne serait qu'un corps sans âme. Milan Kundera dans son dernier ouvrage, *Le Rideau*, déplore que l'Europe n'ait pas réussi à penser sa littérature comme, une unité historique et voit là son « *irréparable échec intellectuel* ». Entendons « *littérature* » au sens le plus général du terme et interrogeons-nous : « Irréparable ? »

Repères identitaires, mise en perspective critique et en récit, projet : telles sont les questions que j'ai été naturellement amené à creuser dans la construction de mon parcours. Il n'est pas question d'en décrire et justifier ici les douze étapes (en précisant cependant que j'ai laissé de côté la préhistoire gréco-romaine et judéo-chrétienne, pour commencer par Roland, premier mythe à proprement parler européen, l'année 800 étant traditionnellement considérée comme date de naissance symbolique de l'Europe politique). Ce serait trop long. Sachez seulement que je le fais dans la conclusion en soulignant qu'un tel parcours ne peut être neutre, que les pouvoirs de l'art du récit peuvent être aussi agissants que les faits eux-mêmes, que toute lecture du passé est nécessairement orientée, ainsi que le savent bien désormais les épistémologues de l'historiographie, que c'est aussi, en bref, sur notre présent et notre avenir que nous renseignent ces grands récits du passé. Je mettrai seulement en relief l'importance du chapitre sur les Lumières dans cette construction et évoquerai comment j'ai été conforté par le projet bruxellois de Musée de l'Europe dans mon attachement à ce mouvement d'idées et dans la place que je souhaitais lui accorder dans ma construction. Le comité scientifique qui a élaboré ce projet dont la réalisation semble aujourd'hui très avancée, a été présidé par Elie Barnavi puis par Krysztov Pomian et à

nouveau par E. Barnavi (préfiguration). Dans un article du Monde du 18-II-2004, le président de l'époque y indiquait que, par-delà l'addition des histoires nationales, le musée mettrait l'accent sur « *l'histoire des aspirations à unifier le continent tout entier* ». Il ajoutait : trois grandes sections y seront consacrées à l'unité par la foi (du Xe au début de XVIe), l'unité par les Lumières (de la seconde moitié du XVIIe au début du XXe), et l'unité par le Projet (depuis le milieu du XXe), ces trois périodes étant séparées par deux ruptures (les guerres de religion du XVIe au début du XVIIIe et les guerres des idéologies de 1914 à 1989). L'épine dorsale, historique et philosophique, qui oriente mon parcours a trouvé tout naturellement sa place dans cette mise en perspective qui me semble excellente et faire date.

Voici quelques éléments de cette épine dorsale pour achever de vous donner une idée de mon travail :

1) le mouvement des Lumières - qui invente la modernité dans pratiquement tous ses aspects et voit naître une communauté cosmopolite européenne se percevant comme telle au-dessus des Etats et faisant référence à l'Europe comme ensemble - s'essaie déjà à des travaux pratiques d'eupéanité.

2) C'est chez l'un de ses plus grands acteurs, Kant, qu'on trouve l'esquisse de la vaste et enthousiasmante perspective qui s'est ouverte à l'Europe après la fin de la Seconde Guerre mondiale (dans son *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* et son *Projet de paix perpétuelle*). L'essentiel y est : l'insociable sociabilité de l'être, les trois étages intégrateurs du projet (droit civil, des gens et cosmopolite) et le *Projet* comme « *issue inévitable de la détresse* » (je vais revenir à cette importante issue de la détresse).

3) Dans le chapitre sur les Lumières, je m'attache à délimiter avec précision ce mouvement d'idées (dont le point d'orgue final est la déclaration de 89, la façon dont la Révolution sombre dans la terreur et le césarisme n'ayant rien à voir avec le mouvement en tant que tel) et j'affirme l'idée, dans le sillage de Foucault au Collège de France en 1984, que les Lumières constituent un attitude toujours renouvelable plus qu'une période de l'Histoire, qu'elles sont désormais de tous les temps dans l'esprit des hommes. Je m'attache également à montrer (avec un soin d'autant plus grand que je suis personnellement agnostique) qu'elles ne sont pas par nature anti-religieuses, contrairement à ce qu'on a tendance à croire ou faire croire, que les purs athées y sont minoritaires et tardifs, que la plupart des interrogations de l'*Aufklärung*, par exemple, viennent des débats de la théologie (Kant d'ailleurs est piétiste), qu'en somme aujourd'hui cette question centrale de la place du religieux dans la cité est pacifiée en Europe, que c'est un des traits les plus marquants et les plus précieux de notre identité culturelle et qu'il faut donc que nous continuions à en donner l'exemple au reste du monde conformément à la tradition laïque (au sens le plus ouvert du terme) que nous avons élaborée. En fin de conclusion, je mets en valeur la spectaculaire intervention de Derrida à ce sujet, alors qu'il savait qu'il allait bientôt quitter la vie (lui aussi, symboliquement, comme Ricœur, au moment du Non au référendum)), pour montrer combien l'identité que nous cherchons à affirmer s'avère différente, parfois profondément, de celle de nos alliés des Etats-Unis d'Amérique du Nord, en l'occurrence l'hyper-puissance étatsunienne. Derrida se disait habité par la question de la « *responsabilité Europe* », « *la grave promesse attachée à ce nom* », « *le surgissement du nouveau* ». Il mettait en avant « *les marques absolument originales que les Lumières européennes ont laissées quant à l'autorité de la dogmatique religieuse sur le politique* ». Il précisait, lui qui la connaissait bien pour y avoir souvent enseigné : « *Je ne dis pas la religion ou la foi mais l'autorité de la dogmatique religieuse* » et soulignait qu'on ne trouve ces marques « *ni dans le monde arabe, ni dans le monde musulman, ni en Extrême-Orient, ni même, et voilà le point le plus délicat, dans la démocratie américaine (...), dans la réalité dominante de sa culture politique* ». Voilà pour ce qui est de l'importance des Lumières européennes. Il faut que les hommes des Lumières d'aujourd'hui, chrétiens et agnostiques, se

battent, comme en 1945, sur cette question en ces temps parfois inquiétants de retour au religieux, car c'est un marqueur d'identité capital.

4) J'insiste aussi dans la conclusion sur le fait que c'est précisément dans les valeurs qui inspirent notre grand projet humaniste que réside l'unité profonde de l'Europe, que celle-ci n'a d'avenir et même d'identité substantielle que par et pour son *Projet*, que ce n'est pas dans la crispation incantatoire sur son passé qu'elle trouvera son salut, que notre identité n'est pas donnée mais à construire, en reprenant ce que nous avons eu de meilleur mais d'inaccompli. L'Europe, en 1945, a su se relever en mettant au monde, après une longue et douloureuse gestation, un autre et puissant mythe, celui de son *Projet* dont je veux croire - dont nous voulons croire - qu'il fécondera notre histoire. C'est là qu'est l'essentiel du sens de sa saga.

5) Et je reviendrai enfin, comme annoncé, à l'«*l'issue inévitable de la détresse* » selon Kant. Nous fermerons ainsi la boucle en revenant à la dimension spirituelle – ou culturelle, comme vous voudrez - par laquelle j'ai commencé à propos de la notion de table ronde, et il me semble que c'est là que mon travail trouve sa cohérence et, j'espère, sa pertinence. Pour Kant, donc, l'incontournable nécessité de faire « *un grand corps politique futur dont le monde passé ne peut fournir aucun exemple* » s'impose comme *l'issue inévitable de la détresse*. Une détresse qui trouve son explication dans « *l'insociable sociabilité* » de l'être qui fait que l'état de nature de l'homme est un état de guerre. C'est exactement cela qui est arrivé en 1945 : 1) le cri collectif : « *Plus jamais cela !* » 2) la décision d'une construction sans précédent. Et c'est la fonction du mythe de K. de faire comprendre cela à la fin du parcours, comme seule la haute littérature sait le faire, dans une enquête térébrante où semble se concentrer l'essence tragique de l'homme européen d'alors et l'engrenage mortifère dans lequel il est engagé : K. comme Kafka dans sa *Mitteleuropa* ; K. comme Kultur et le revolver que sort Goebbels quand il entend prononcer ce mot ; K. comme Kaputt avec le roman où en 1944, Malaparte constate que « *Tout est à refaire* ». Par ailleurs, je fais référence aux fameuses conférences données par Husserl en 1935, à Vienne et Prague, sur la crise européenne. Cette crise, Husserl la voyait dans « *un certain rationalisme égaré* », la chosification du monde, un usage unilatéral d'une raison dominatrice de la seule nature. Et il proposait que « *le concept Europe soit travaillé comme la finalité historique des buts infinis de la raison* » en lançant cet avertissement où – c'est remarquable - il reprend explicitement la notion d'*issue* et implicitement de *détresse*, dans une saisissante intuition du cataclysme européen de la Seconde Guerre mondiale : « *La crise de l'existence européenne a seulement deux issues : le déclin de l'Europe devenue étrangère à son propre sens de vie rationnel, le déclin dans la haine de la pensée et la barbarie ; ou bien la renaissance de l'Europe qui en vient à un dépassement du naturalisme dans un héroïsme de la raison* ». En bref, à la construction d'un rationalisme plus ouvert.

On pourrait, pour conclure du point de vue qui vient de nous réunir, transposer ainsi cet avertissement philosophique d'envergure très générale à l'intention des constructeurs de l'Europe : ouvrez plus votre raison economiciste, technocratique, politicienne (il faudrait ajouter *linguistique*), ouvrez plus votre raison à la pensée de l'imaginaire et à l'imaginaire de la pensée, ouvrez la à cette culture européenne qui est un ciment fondamental pavé de trésors, ouvrez la en particulier, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à nos mythes, au sens de notre saga. sinon elle ne sera qu'un corps sans âme.